

PARTAGE BIBLIQUE POUR LE 18 JANVIER, 2^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE

Il est toujours fécond de se laisser interroger par les textes bibliques quand, à la première lecture, quelque chose en eux nous semble difficile à concilier avec notre propre logique.

Prenons Jean-Baptiste : il est le cousin de Jésus, et il semble insister sur le fait qu'il *ne le connaissait pas* : bizarre, non ? Surtout quand on se rappelle que leurs mères s'étaient rencontrées avant même leurs naissances respectives pour partager la bonne nouvelle de leurs grossesses. Mais justement : quand Jean-Baptiste, encore dans le ventre d'Elisabeth, a *tressailli d'allégresse* à la proximité de Jésus tout juste conçu dans le sein de Marie, et qu'Elisabeth a salué en Marie la mère du Sauveur, l'évangéliste Luc avait bien indiqué que cette double exultation s'était produite *sous l'action de l'Esprit Saint* : c'est donc Dieu, par son Esprit, qui a révélé Elisabeth et à Jean-Baptiste la présence de son Fils en Marie. Et là, au bord du Jourdain, c'est exactement pareil : jusqu'à ce que l'Esprit Saint désigne Jésus comme Celui qui doit venir, Jean-Baptiste ne le *connaissait pas* (au passé), c'est-à-dire qu'il ne le connaissait que selon les modalités humaines, et non selon le dessein de Dieu, qui ne peut être révélé que par Dieu lui-même ; car la véritable connaissance de Dieu (ou de la part de Dieu en toute personne) ne peut pas être le résultat ou la conséquence de nos efforts intellectuels ou de nos liens familiaux ; elle ne peut être que *donnée*. Maintenant, Jean-Baptiste *connaît* (au présent) Jésus dans la mesure où il reconnaît en lui autre chose, ou plutôt quelqu'un d'autre que ce qu'il connaissait jusque là, au point de pouvoir dire : « *J'ai vu et je rends témoignage : c'est lui le Fils de Dieu.* »

En fait, ce n'est qu'au v. 31, qu'on entendra ce dimanche, que Jean-Baptiste répond à la question que les pharisiens (ou plutôt leurs envoyés) lui avaient posée au v. 25 : *Si tu n'es ni le Messie, ni Elie, ni le Prophète, pourquoi baptises-tu ?* réponse : *Pour qu'il [l'Agneau de Dieu, celui qui enlève le péché du monde] soit manifesté à Israël*. Bref, il baptise pour que tous aient accès à la connaissance de ce qui vient de lui être révélé, à lui seul, au moment où Jésus s'est avancé pour être baptisé.

D'ailleurs, on peut s'étonner que Jean puisse déjà dire de Jésus qu'il *est l'Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde* (avec les deux verbes au présent) alors que Jésus n'en est qu'au tout début de son ministère public, qu'il n'a encore accompli aucun signe attestant de sa puissance, et que, surtout, il n'est pas encore passé par la Croix, dont le sacrifice l'identifie à l'Agneau pascal et réalise la rédemption. Bien sûr, on peut y voir un effet de la reconstruction théologique *a posteriori* sous la plume de l'évangéliste, qui écrit tout son évangile à la lumière du mystère pascal. Mais c'est aussi le signe que, dès l'instant où Jésus est révélé à Jean-Baptiste comme Fils de Dieu, on peut lui appliquer comme au Père un présent divin, éternel, une sorte d'extra-temporalité qui fait que l'éternité divine vient habiter la temporalité humaine, finie, orientée, de sorte que, dès l'instant où Jésus prend chair de notre chair, et plus encore dès qu'il assume publiquement sa mission, le processus menant au salut ne peut plus être arrêté ; exactement comme Jésus, dans ce même évangile, pourra dire « *Maintenant le Fils de l'Homme est glorifié* » (Jn 13, 31) avant même son arrestation, et donc sa mort et sa résurrection.

Il enlève le péché du monde, nous le redisons à chaque eucharistie... Et pourtant, l'être humain reste pécheur : alors, est-ce pour rien que Jésus est mort sur la croix ? Bien sûr que non ! Là encore, le temps est important : il *enlève* le péché du monde ; non pas au passé, mais dans un présent qui dure : il n'a toujours pas fini d'enlever le péché du monde ; certes, par sa mort sur la croix, la rédemption est *accomplie*, mais non pas finie, révolue ; il ne faut pas entendre ici le verbe *accomplir* au passé composé, mais comme un passif présent : elle continue à s'accomplir, à *être accomplie* par le Christ, sans que rien ne puisse l'arrêter, jusqu'à la fin du monde. C'est pourquoi notre célébration de l'Eucharistie n'est pas une commémoration d'un événement passé, mais elle montre, elle dévoile au sens le plus fort du terme le mystère de notre rédemption qui se joue *ici et maintenant*, par le Christ réellement présent et agissant dans notre monde. Cette inscription dans la durée, Jean y insiste dès les premiers versets et tout au long de son évangile par l'usage du verbe *demeurer*, qui est principalement associé à Dieu : *le Verbe fait chair a demeuré parmi nous* ; *l'Esprit demeure* sur le Christ ; *le Père demeure* dans son Fils, *le Fils demeure* dans l'amour du Père, il demeure aussi en ses disciples... Nous qui croyons en un Dieu qui est amour, rappelons-nous l'hymne à la charité en 1 Co 13, 8 : *L'amour ne passera jamais* ; et aussi : *Ce qui demeure aujourd'hui, c'est la foi, l'espérance et la charité, mais la plus grande des trois, c'est la charité*. Demeurer, aimer, c'est tout un.

Mais quel rapport entre cet évangile et les autres textes de ce dimanche ? La mission reçue de la part de Dieu : qu'il s'agisse de la mission de prophète-précurseur pour Jean-Baptiste, de prophète-consolateur pour le 2^{ème}

Isaïe ou de la mission messianique confiée à Israël* pour témoigner de Dieu auprès de tous les peuples (1ère lecture), ou de la mission d'apôtre des nations pour Paul (2ème lecture). Tous sont *appelés* (vocation) puis *envoyés* (mission), exactement comme nous le sommes, au titre de notre baptême, à la fin de chaque messe.

Et le psaume nous présente une sorte de réponse idéale de ce Serviteur** à l'appel du Seigneur : habité par l'espérance qui vient de Dieu, il se met à son écoute de façon à pouvoir discerner et accomplir sa volonté, et, surtout, témoigner de lui : *Vois, je ne retiens pas mes lèvres ; j'ai dit ton amour et ta vérité à la grande assemblée.* Et le témoignage absolu, en la matière, ce sera celui du Christ Serviteur, qui n'aura besoin d'ouvrir les lèvres pour dire l'amour et la vérité de Dieu, puisqu'il sera lui-même Parole de Dieu, amour et vérité.

*on peut être un peu perturbés, dans la première lecture, parce qu'on a l'impression que l'appel s'adresse tantôt au prophète envoyé auprès d'Israël, tantôt à Israël lui-même. Une note de la TOB peut nous mettre sur la voie : au début de notre passage, c'est du « petit reste » d'Israël qu'il est question, la poignée de ceux qui, malgré toutes les épreuves de l'exil à Babylone, sont restés fidèles ; c'est eux qui sont interpellés par Dieu pour être, collectivement, ce Serviteur souffrant, destiné à être envoyé auprès de toutes *les brebis perdues de la maison d'Israël*, de ses membres isolés, dispersés dont il est question vers la fin de notre texte, afin d'en refaire un peuple, son peuple, celui envers qui Dieu s'est engagé par une alliance éternelle.

**dans ma bouche il a mis un chant nouveau : comment ne pas penser au 2ème « Chant du serviteur » qu'on aura entendu en 1ère lecture ?)